

QUELQUES TRAITS DE LA FIGURE DE BABA SIMON.

par le Père Jacques RIDEAU



BABA SIMON

Lorsque nous nous sommes rencontrés à Paris, aux archives de Jesus-Caritas, Georges de Broglie m'a fait observer que, si le nom de Baba Simon est connu dans la fraternité sacerdotale, au-delà du nom sa figure reste plus floue. Ce sont quelques traits marquants de cette figure que je voudrais présenter ici.

Mais il me semble important de commencer par préciser ceci : postulateur de sa cause de béatification, je suis en train de préparer la *positio*, disons le dossier qui sera soumis à l'examen de la Congrégation pour la cause des saints qui se prononcera dans un premier

temps sur « l'héroïcité des vertus » du Serviteur de Dieu, autrement dit sur la qualité remarquable et exemplaire de sa vie évangélique. Selon ce critère, ce qui a du poids se trouve donc moins dans ce que Baba Simon a fait que dans la manière dont il l'a fait. Car d'une certaine façon, il n'a rien fait que l'on ne pourrait trouver aussi dans la vie d'autres prêtres et missionnaires du Cameroun de la même époque tout donnés à l'annonce de l'évangile. Mais il avait une manière de faire, de vivre, d'être engagé dans cette mission qui a profondément marqué ceux qui l'ont côtoyé. Dans leurs nombreux témoignages, ils racontent un geste, une attitude, une réaction ou un engagement, une rencontre, tout cela au ras de la vie ordinaire ; c'est là qu'ils ont reconnu la profondeur rayonnante de l'homme de Dieu. En travaillant à partir de ces témoignages, je pense souvent à cette expression chère au pape François : « le saint Peuple fidèle de Dieu ». Les fidèles de Dieu, vivants de la sainteté de l'Église sentent la bonne odeur de la sainteté qui rayonne particulièrement chez certains de ses membres. Ce n'est pas pour rien que dans les procès de béatification, l'Église attache beaucoup d'importance à la « réputation de sainteté » du Serviteur ou Servante de Dieu.

Sa formation



BABA SIMON

Simon Mpeke est né officiellement en 1906 (plus probablement deux ou trois ans plus tôt), à côté d'Édéa dans le sud du Cameroun. Son père de l'ethnie Bakoko était païen, d'une famille de chefferie, mais bienveillant envers les missionnaires pallottins et les écoles qu'ils implantaient dans la région. Il envoya Mpeke à l'école des pères tout en le faisant initier aux coutumes de la religion traditionnelle. Il fallait former celui qui pourrait devenir un chef traditionnel de clan. Mais le jeune

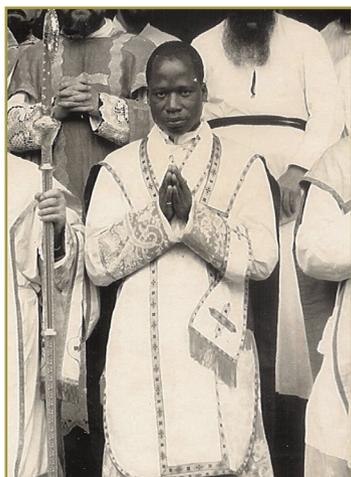
Simon demanda le baptême en 1914 et le reçut en août 1918. Il devint moniteur d'école de la mission et il gardera toujours cette passion de l'enseignant et du pédagogue auprès des enfants et des jeunes.

En 1922 ou 23, un événement allait réorienter sa vie. Les jeunes moniteurs de l'école d'Édéa vivaient à la mission dans un climat de ferveur chrétienne sous la conduite d'un aîné, François Omog ; un jour ils découvrent dans un journal, la photo de jeunes prêtres africains, « de vrais nègres en soutanes toute blanche » comme dira l'un d'eux. Malgré des réticences de certains missionnaires, les orientations romaines étaient claires : il fallait travailler à la constitution d'un clergé local dans les pays de mission et Mgr Vogt, le vicaire apostolique du Cameroun, en était profondément convaincu ; il venait d'ouvrir un petit séminaire près de Yaoundé. Six jeunes hommes d'Édéa, dont Simon, y entrèrent donc en 1924. Malgré les conditions précaires et le manque de personnel, - les trois pères dont Mgr Vogt lui-même devait concilier les classes et la marche du séminaire avec le ministère et les tournées en brousses – il reçut une formation solide au plan spirituel et intellectuel. En 1927, Simon fit partie de la première promotion du grand séminaire de Mvolyé. Mgr Vogt en avait confié la direction au père Eugène Keller, en qui il avait trouvé un homme d'expérience et de bon conseil, partageant totalement ses vues sur la formation du clergé indigène ; il se révélera aussi excellent pédagogue et professeur. Durant ces années de séminaire, ses compagnons trouvent en Simon un homme de bon conseil, à la vie intérieure intense, apaisant

les tensions entre Bassa et Ewondo. Ses professeurs notent à plusieurs reprises un manque de mesure dans les mortifications qu'il s'impose. L'un des plus brillants du séminaire et doué pour les langues, il se voit confiée par Mgr Vogt, la traduction des prières en Bassa. Le 8 décembre 1935, eurent lieu les premières ordinations du Cameroun : quatre prêtres furent ordonnés par Mgr Vogt à Yaoundé et quatre autres dont Simon, par Mgr Le Mailloux à Édéa leur paroisse d'origine.

Durant ces années de séminaire, la question de la vie religieuse travaillait Simon. Les pères spiritains poussaient à ce que ces jeunes prêtres entrent dans la congrégation où ils trouveraient un cadre de vie apostolique porteur ; Simon était attiré par l'exigence que représentaient les conseils évangéliques, mais il voulait rester au service de son peuple, dans son pays, ce que ne garantissaient pas les Spiritains. Dans un témoignage donné à Taybeh au mois international de la Fraternité, en 1962, il dira : « À ce moment-là, comme déjà on avait dans la tête de suivre Notre Seigneur Jésus Christ le plus près possible, parce qu'on lisait l'Évangile nous voulions vivre comme des disciples de Jésus Christ. Jésus leur disait : Laissez tout et suivez-Moi. Nous voulions faire comme eux. Nous voulions suivre Jésus-Christ comme cela, mais chez nous. » Cette question de la vie religieuse pour suivre Jésus de plus près l'habitera durant des années.

Son ministère



BABA SIMON

Ngovayang

Après son ordination, il fut nommé à la paroisse de Ngovayang. Sous la conduite du père Sohler, elle était en pleine renaissance après les tensions entre Ewondo et Ngumba dues aux maladroites de son prédécesseur. Durant douze ans, ils allaient former un tandem très uni dans la vie fraternelle et la vie missionnaire. Tout de suite, l'abbé Simon affirme ce qui sera la dominante de toute sa vie sacerdotale : le goût de la rencontre des gens au plus près

de ce qu'ils vivent. Il part pour de longues tournées, accompagné d'un jeune « boy », restant deux ou trois jours dans les villages. Il pouvait partir jusqu'à un mois et demi pour des circuits de 120 ou 130 Kms. Mais ce qui étonne, c'est le style de vie pauvre et simple qu'il adopte d'emblée, celui des gens : il va à pied et parfois pieds-nus sur les routes et les pistes ; on ne le verra jamais portant des chaussures, des babouches lui suffisent. Pour la nourriture, il s'en remet à l'hospitalité qu'on lui offrira. Celle-ci est souvent généreuse : on lui apporte des poulets, des œufs, mais il ne garde rien pour lui et le redonne à des familles pauvres du lieu. Il était très sobre dans la nourriture. Cette sobriété de vie le rend attentif et délicat envers les pauvres. L'un de ses anciens boys de tournée se souvient : « Un jour, en tournée à Lolodorf, les fidèles lui apportaient des vivres : poissons et viandes, frits et bien assaisonnés. Une pauvre vieille femme, dans la mêlée, avait en main une petite assiette de feuilles de manioc pilées que je ne voulais pas lui montrer, mais il l'avait déjà repérée. Je l'avais mise dans l'armoire je voulais aller la jeter en brousse... Au moment du repas je lui présentais les plats de poisson et de viande, mais lui, il cherchait ce plat. Il me dit "Joseph apporte-moi le bon plat de feuilles de manioc que ma maman m'a donné ici." Je lui rétorquais qu'il n'était pas bon. Il se fâcha, se leva de table et vint lui-même le prendre au fond de l'armoire. Il mangea tout et lécha même le plat dans lequel était la nourriture. Ensuite, il me dit : « Tout ce que Dieu te donne dans la journée est très bon ! Toi, prends pour toi les plats de poisson et de viande et va les manger ! ».

Les témoignages dessinent la figure d'un homme qui alliait deux traits de comportements que l'on penserait contradictoires mais qui manifestement ne l'étaient pas. Il était exigeant et sévère pour tout ce qui concernait la religion (c'était les consignes et les méthodes de l'époque). Il était connu comme « casseur de guitares » par son opposition aux danses, n'hésitant pas à intervenir pour disperser les danseurs et casser les instruments. Mais cette autorité sévère était bien reçue des gens, car elle était celle d'un homme qui se faisait très proche d'eux, qui les aimait et se donnait tout entier à eux.



NEW-BELL

New-Bell

En mars 1947, Mgr Bonneau, nouvel évêque de Douala nomma Simon à New-Bell, l'immense quartier indigène de Douala. Le quartier comptait alors 30000 habitants (65000 en 1955), 9000 catholiques et environ 1000 catéchumènes. Dès l'année suivante, devenu curé, Simon reçut trois puis quatre prêtres noirs comme vicaire. Le quartier était un haut lieu de la vie politique de la colonie du Cameroun sous mandat français, puisque l'UPC, le parti indépendantiste et anticolonialiste proche du Parti Communiste Français

y avait son siège. Il serait trop long de retracer ce que fut le ministère pastoral de l'abbé Simon durant 11 années. Notons cependant son souci de rassembler les chrétiens d'ethnies différentes en honorant chacune, celui de faire vivre une équipe sacerdotale fraternelle, l'homme de conseil et de sagesse pour Mgr Bonneau et certains hommes politiques dans les moments de tensions (il y eut des émeutes meurtrières dans le quartier en mai 55), l'animation de nombreux mouvements et confréries de laïcs, et toujours la rencontre des gens qu'il visitait chez eux, écoutant, encourageant, donnant de sages conseils.

C'est à New-Bell qu'il fit la connaissance de Charles de Foucauld. Conscient que la mission devait prendre une autre figure, Mgr Bonneau accueillit largement les Petits Frères et Petites Sœurs de Jésus. En 51, Simon rencontra le père Voillaume et Petite Sœur Magdeleine de Jésus venus implanter des fraternités à New-Bell (quartier des lépreux et quartier Ewondo), mais aussi au Nord et chez les Pygmées. Simon devint familier des fraternités où il aimait se retirer pour une journée de prière et de contemplation. Mais il est aussi très vite frappé de voir que les Petits Frères, français arrivés depuis peu de temps à Douala, finissaient par avoir, à cause de leur mode de vie, un contact plus direct et plus profond avec les habitants du quartier que le curé Simon lui-même. Et cela parce qu'ils travaillaient et vivaient au ras du sol avec leurs voisins. Ces rencontres réveillèrent en lui le vieux désir de vie religieuse. Petit Frère ?



BABA SIMON, à droite de la statue

Il en eut l'idée mais Mgr Bonneau s'y opposa fermement. En février 52, le père Voillaume de nouveau en visite au Cameroun lui parla de prêtres qui dans plusieurs pays portaient le même désir et envisageaient une consécration dans un institut séculier. Mgr Bonneau donna son accord pour une année sabbatique qui comporterait six mois au noviciat des Petits Frères à El Abhiod en Algérie. En juillet 53, Simon participa à la première retraite de l'Institut naissant à Versailles, dans les locaux de l'école Sainte Geneviève ; elle rassemblait une trentaine de prêtres surtout français et une dizaine de laïcs. Ce fut un moment important dans la fondation de l'Institut appelé à l'époque « Union des frères de Jésus ». En septembre il partit pour six mois à El Abhiod ; il put approfondir sa connaissance intérieure de Charles de Foucauld par la lecture de ce qui était publié de lui ou sur lui, les écrits du père Voillaume, mais aussi par l'expérience du désert et de la vie des fraternités. Au printemps, il partit à Hussein Dey dans la banlieue d'Alger accueilli par le père Jean Scotto auprès de qui il passa quelques mois avant de rejoindre la paroisse de Vitry en banlieue parisienne. Lors de son voyage aller, à Marseille, il avait passé une soirée à la Cabucelle - on était en pleine crise des prêtres ouvriers – dont le père Loew vingt ans plus tard gardait un vif souvenir. Durant ces semaines, il fit aussi un séjour à Thélus chez le « vieux frère » Pierre Cimetière avec qui il se lia d'amitié ainsi qu'avec l'abbé Guy Riobé.

Baba Simon n'a pratiquement rien dit de ce qu'il a vécu durant ces mois de « noviciat ». Mais qu'elles aient été décisives nous le savons par ce qu'en ont dit les témoins : de retour à New-Bell, « il avait changé ».

Les gens disaient qu'il était allé faire pénitence ; ils remarquent combien il est devenu encore plus simple, vivant très pauvrement, marchant pieds nus, sans recherche dans ses habits ; ils notent aussi comment sa prière et notamment sa prière devant le Saint Sacrement s'est amplifiée, tôt le matin et tard dans la nuit. Une religieuse se souvient : « Il était très bon, très profond, très humble. Il rayonnait. Pour passer de la communauté à l'école, nous traversions l'église. L'abbé Simon était très souvent en train de prier devant le St Sacrement et c'était comme s'il ne vivait pas... Il était totalement absent. » À son retour, soutenu par Mgr Bonneau qui l'aida à convaincre les autres évêques du Cameroun, il travailla auprès de ses confrères pour créer des fraternités de l'Union des frères de Jésus.

Missionnaire dans le Nord-Cameroun



Durant ces années Simon entendit un autre appel. Depuis quelques années il éprouvait un attrait pour les populations païennes du Nord-Cameroun ; elles avaient résisté à l'islamisation et s'étaient réfugiées dans les montagnes ; elles y vivaient dans des conditions très rudes. Le nom méprisant

de Kirdi qu'on leur donnait ne reflétait pas la qualité de leur vie religieuse et de leurs mœurs. La mission catholique au Nord était récente (1946), et les Petits Frères de Jésus s'étaient établis à Mayo-Ouldémé. Simon manifesta sa disponibilité pour partir. Les évêques du Sud, poussés par l'évêque de Garoua, Mgr Plumey, prenaient conscience que la mission du Nord devait être assumée aussi par les catholiques du Sud et pas seulement par des missionnaires étrangers. Début février 1959, Baba Simon quitta donc sa grande paroisse de New-Bell, et partit comme missionnaire au Nord. C'était un changement de vie et de ministère radical. Il dira lui-même qu'il y avait sans doute moins de dépaysement pour un prêtre français arrivant au Sud Cameroun que pour un sudiste camerounais débarquant au Nord ; c'était un autre monde. A 55 ans environ, ce n'était plus un jeune homme et il quittait une chrétienté où il

jouissait de la considération d'un sage au-delà même du cercle catholique, pour vivre les premiers pas d'une église à fonder. S'il avait trouvé 9000 catéchumènes en arrivant à New-Bell, il attendrait six ans avant de faire son premier baptême à Tokombéré où la petite chapelle durant plusieurs années ne rassemblerait qu'une vingtaine de personnes.

Tokombéré



Il fut accueilli à côté de la fraternité des Petits Frères, avant de partir à Tokombéré avec un médecin suisse, le docteur Maggi, qui y installait un hôpital. Situé aux pieds des montagnes occupées par les Mada, Zoulgo, Gemjek, Mboko, Moloko, Mouyang, Tokombéré était un lieu de rencontre pour

les marchés mais aussi pour les combats disait la tradition. Comme il l'avait toujours fait, celui qu'on appela tout de suite Baba (papa) Simon partit à la rencontre des gens, pieds-nus, escaladant les rudes sentiers surchauffés des montagnes. Dès les premiers jours, il rassembla aussi quelques enfants, sous un arbre pour un début de scolarisation, le sable du sol servant de tableau noir. Incontestablement, il fut un grand éducateur des enfants et des jeunes, exigeant et bon ; ils accouraient vers lui. À Tokombéré, chaque soir, il allait à l'hôpital visiter les malades, apportant un peu de nourriture, un peu de viande récupéré en douce dans sa poche de soutane au dernier repas. Il veillait et priaient près d'eux, puis il allait à l'église prier longuement en présence du Saint-Sacrement.

Il n'est pas possible ici de raconter en détail ce que furent ces années de mission. Je m'arrêterai donc à deux domaines qui ont été marquant dans sa vie et son action missionnaire, deux domaines où l'on perçoit l'influence du père de Foucauld.

Le premier est celui de la dignité humaine et de sa promotion. Le nom de « kirdi » donné aux gens des montagnes disait le mépris dans lequel on les tenait. Baba Simon a très vite l'intuition que l'annonce de l'évangile doit être pour eux comme pour tout homme le rétablissement et la promotion

de leur dignité fondamentale de fils de Dieu. Deux expressions de Baba Simon résument cela : « Jésus-Christ, c'est l'eau propre » et « je vous donne une clef pour la vie, l'école ». L'école est le moyen indispensable pour que les montagnards échappent à la sujétion sociale, économique et politique dans laquelle ils se trouvent, et puissent devenir des acteurs de leur avenir et des citoyens à part entière dans la nation camerounaise en construction. L'expression « Jésus-Christ, c'est l'eau propre » est plus étrange. Pour Baba Simon, par l'incarnation, Jésus a voulu prendre notre condition d'hommes humiliés, il s'est identifié aux pauvres ; devant un malade laissé nu et mourant dans la poussière, il dira « c'était Jésus ver de terre » ; mais il l'a fait pour nous restaurer notre dignité de fils de Dieu ; Dieu n'a pas voulu l'eau sale pour ses enfants, et Jésus s'est fait notre frère pour nous rétablir dans une vie digne, libre et responsable. La pauvreté des montagnards contraints à boire de l'eau souvent trouble, cette pauvreté qui entraînait les problèmes d'hygiène et favorisait les épidémies devait donc être combattue ; la promotion de la dignité humaine est au cœur de l'évangélisation. Comme l'a écrit Christian Aurenche qui deviendra médecin de l'hôpital de Tokombéré en même temps que curé de la paroisse : « Baba Simon abordait l'homme et ses droits de la même façon à partir de sa santé, de sa récolte, de son droit à la terre. Non pas comme une réclamation mais comme une histoire de l'homme et de Dieu, où Dieu a créé, où l'homme a détruit (c'est son péché), où Jésus par la fraternité appelle l'homme à construire en dépassant et en achevant. » On le voit cette question de la dignité et de la promotion humaine est étroitement lié à celle de la fraternité universelle en Jésus.



L'autre domaine est celui des liens de Baba Simon avec les païens. Il avait été formé dans le rejet des religions traditionnelles, œuvres du démon. Mais dans la rencontre des gens, à leur écoute, il découvre qu'à la différence de ce qu'il avait connu au Sud où les humains traitent non pas avec Dieu

qui demeure lointain et indifférent mais avec les esprits, les gens de la montagne ont un sens profond de Dieu créateur et père, qu'ils le prient et l'adorent, lui offrent des sacrifices pour le remercier et lui rendre hommage. Leur religion ressemble beaucoup à celle des patriarches de la Bible. Il acquiert la conviction profonde qu'elle est une forme authentique d'union à Dieu. Dès lors, une question va devenir sa hantise : bien sûr, il faut leur apporter Jésus, mais comment faire pour que l'annonce du Christ soit un accomplissement et non pas une cassure de ce qu'ils vivent déjà d'authentique dans leur union à Dieu. Il s'ensuit des amitiés véritablement spirituelles nouées avec certains grands-prêtres des montagnes, car ils se reconnaissent réciproquement « hommes de Dieu » ; ceux-ci vont même l'admettre à assister aux sacrifices traditionnels.



En juillet-août 1962, il participa au Mois international d'Ephrem à Taybeh ; il fut élu au conseil de l'Union des frères de Jésus avec Pierre Cimetière et Gabriel Isaac, Guy Riobé devenant le responsable général ; et surtout, il fut du groupe des premiers frères qui firent leur consécration perpétuelle dans la

basilique du Saint-Sépulcre. Dans le témoignage qu'il donna à ses frères à cette occasion, il dit la grande grâce de confirmation de sa vocation de missionnaire dans l'esprit du père de Foucauld qu'il reçut du Seigneur.

À Tokombéré, il ne fut pas épargné par les épreuves : tracasseries de l'administration, besoin constant de chercher des financements pour les écoles. En 1970, à la suite de troubles dans le Nord où des églises avaient été brûlées et des chrétiens arrêtés, les évêques le chargèrent d'aller à Yaoundé pour tenter d'intervenir auprès du président Ahidjo ou de son entourage ; mais il fut arrêté et assigné à résidence à l'archevêché durant un mois et demi.

Usé et fatigué, au début de 1975, il songeait à passer le relais à l'abbé

Jean-Marc Ela qui l'avait rejoint à Tokombéré. Sa santé se dégradant, on l'envoie à Paris pour se soigner. Il fut hospitalisé à la Salpêtrière, mais les médecins durent constater qu'il n'y avait rien à faire. Rapatrié au Cameroun, il fut hospitalisé à Douala et, n'ayant plus la possibilité de retourner à Tokombéré, le 13 août au soir, il mourut dans son pays natal à Édéa, loin de ses chers kirdi parmi lesquels il aurait voulu reposer. Sa mémoire reste vivante à Tokombéré et au Cameroun, mais aussi en France et en Italie. Dans les témoignages que l'on a recueillis de ceux qui l'ont connu, reviennent sans cesse sa bonté, sa pauvreté et sa simplicité, et aussi, ce qui est remarquable chez cette forte personnalité, sa grande humilité.

Janvier 2021

Père Jacques RIDEAU,
postulateur de la cause de béatification de Baba Simon

